

Eva Hibernia

La Course

Traduit de l'espagnol par David Ferré

 Actualités
Éditions

Collection de théâtre contemporain espagnol
Les Incorrigibles n°20

*C'est le vent dans les yeux d'Homère
la mer, à ses oreilles, aux sons multiples,
ce que nous appelons l'actualité.*

Antonio Machado (par la bouche de Juan de Mairena)

Les personnages qui composent la distribution sont au nombre de six, mais ils peuvent être joués par davantage, ou moins, d'interprètes. Leur dénomination n'apparaît pas au début des répliques. Ce choix délibéré relève d'une décision formelle qui traduit le processus psychologique des personnages ainsi que le temps dilaté de leur périple.

Le maître
La *Daïmôn* du maître (une vieille femme)
Ismail
Madeleine
La Réceptionniste
Carlos Chang

1.

Le maître regarde par la fenêtre de sa suite, dans un hôtel très onéreux. De larges couronnes de soleil sur les murs. La musique, lointaine, nous parvient d'un disque vinyle. Ouverture d'une chanson, avec des hautbois au son sinueux. Soudain, ovation du public, des cris enthousiastes. Des mots de remerciement de la chanteuse, en français, sont suivis d'un petit discours donné dans une langue difficilement reconnaissable puis dans une traduction qui s'apparente à du français. Nouvelles ovations. Le maître sourit, dessine des signes invisibles sur le carreau de la fenêtre. La chanteuse et le hautbois amorcent un dialogue mélodique comme celui de deux serpents qui se poursuivent durant toute la chanson. On dirait que la musique vient de très loin, comme si elle rampait à ras du sol. Ismail arrive derrière le maître, il s'arrête dans l'embrasure de la porte. Temps.

: Ismail, entre.

: Maître.

: Tu es nerveux ?

: Non maître.

: Tu fais bien. (*Brève pause.*) Regarde, il fait si chaud dehors que les immeubles semblent trembler comme des mirages dans le désert.

: C'est mieux comme ça.

- : Oui, c'est mieux pour nous. C'est curieux comme le cœur de l'Europe est maintenant notre terre. Ça ne te semble pas curieux ?
- : C'est le changement climatique, maître.
- : Peut-être. (*Brève pause.*) Ou une mauvaise année. La vie joue des sales tours à tout le monde, des mauvaises années. As-tu déjà connu, toi, des mauvaises années ?
- : Vous le savez bien, maître, je suis né dans le même village que vous, là où, les pires années, le temps s'arrête.
- : Notre village ne compte pas.
- : Pourquoi, maître ?

Temps.

- : De toute façon, avec ou sans chaleur, avec ou sans désert, cette course est la nôtre. (*Brève pause.*) C'est la nôtre. (*Pause*) Pourquoi tu ne me réponds pas ?
- : Vous m'avez appris à ne pas sous-estimer mon adversaire, maître.
- : Que peuvent-ils faire ? Ils ne peuvent plus rien faire. Les Blancs sont nés dans des maisons trop confortables, ils ont grandi dans des chaussures trop sophistiquées. Les Chinois, les Chinois sont réglés comme des horloges suisses, mais ça ne suffit pas, il faut autre chose. Et les Noirs, ceux qui pourraient véritablement être un problème pour nous, sont morts. Ce sont toujours les meilleurs qui meurent, tu ne crois pas ?

- : Si, maître.
- : Ton frère, n'était-il pas plus fort que toi ? Combien de temps lui fallait-il pour prendre l'avantage sur toi ?
- : Vingt-sept secondes.
- : Vingt-sept secondes, c'est une éternité.
- : Oui. C'est lui qui devrait être ici aujourd'hui.
- : Mais il est mort. (*Pause.*) Je me souviens parfaitement bien de cette matinée, quand j'ai fait passer les épreuves à tous ces gamins. C'est lui que j'avais choisi. Mais quand je suis revenu le lendemain soir et que j'ai ouvert la portière de la voiture pour l'emmener en Europe, c'est toi qui est monté. Au début je ne m'en suis même pas rendu compte, tu te souviens ?
- : J'étais très petit.
- : Pas si petit. Puis dans le rétroviseur, tu m'as semblé un peu plus grand que ce que j'avais cru voir la veille. Je me suis mis à t'espionner dans le rétroviseur, le gamin que j'avais choisi était comme toi mais plus petit, plus enfantin, un sourire plus large. J'ai arrêté la jeep. Nous sommes repartis au village. Ils étaient en train d'enterrer ton frère. Ta mère a perdu deux fils en un seul jour.
- : Ma mère était heureuse pour moi.
- : Tu étais son préféré ?
- : Un seul de nous deux pouvait sortir de là. L'un ou l'autre, quelle

importance. *(Pause. Très loin, un spectateur du concert crie quelque chose à la chanteuse, le public applaudit.)* Maître, vous auriez pu nous choisir tous les deux. Vous avez choisi Farah, du village voisin, pourquoi ne pas nous avoir choisi tous les deux ? Vous nous auriez sauvé la vie et ma mère aurait été heureuse.

: Je devais choisir le meilleur. J'ai choisi ton frère. Puis tu es devenu ton frère, tu as décidé que le meilleur, c'était toi, et tu y es parvenu.

Pause.

: Maître, vous n'avez jamais mentionné mon frère durant toutes ces années, pourquoi le faire aujourd'hui, pourquoi précisément aujourd'hui. Ce n'est pas le jour le plus... approprié.

: Au contraire, aujourd'hui, c'est le jour le plus important de ta vie. Tu vas dépasser ton maître. Tu vas être le roi.

: Vraiment, maître ? Vous pourriez encore gagner cette année.

: J'ai quarante et un ans. Plus personne ne peut être roi à cet âge.

: Personne ne peut être roi après vingt-six ans, et vous l'avez été jusqu'à maintenant. Une année encore. Vous pourriez.

: C'est ton heure. Il faut savoir quand ton temps s'achève et que celui d'un autre commence. Il faut accepter, la lune diminue dans le ciel et le soleil vieillit. *(Pause. La musique s'arrête avant la fin de la chanson, mais on entend le crépitement du saphir sur le vinyle qui tourne encore. Toujours très lointaine.)* Je te trouve nerveux.

: Vous pourriez changer d'avis au dernier moment.

: Non, je ne changerai pas. Farah, toi et moi. Nous ferons comme convenu. *(Pause.)* Veux-tu gagner ?

: Oui.

: Gagne.

: Ce n'est pas pour l'argent, ce n'est plus pour l'argent.

: Ça n'a jamais été pour l'argent, Ismail. Tu n'es pas monté dans ma voiture en volant le nom de ton frère pour de l'argent.

: Bien sûr que si, l'argent est le contraire de la mort. Et je n'ai pas volé le nom de mon frère. C'est lui qui est tombé dans l'eau noire. Il a voulu courir cette nuit de nouvelle lune, la dernière course dans le désert avant que vous l'emmeniez en Europe. Notre dernière course ensemble. Mon cousin et ma cousine étaient là aussi. On avait couru si souvent la nuit dans le noir, juste sous la lumière des étoiles du ciel... ! Maître, vous savez que la lumière des étoiles vient de la mort ? Ce sont des astres morts, là-haut, il ne leur reste que la lumière, les étoiles sont des fantômes qui errent à travers le firmament, la lumière perdure mais leur corps, non. Je crois que c'est à cause de ça, de l'ensorcellement de ces pâles lumières là-haut. Vous savez comment c'est dans notre village, là-bas les morts sont jaloux. On n'a même pas entendu le clapotis quand il est tombé dans l'eau noire. On croyait qu'il était rentré au village sans nous, qu'il avait déjà pris la grosse tête parce qu'il partait en Europe. *(La musique revient : un piano s'aggrave clairement à la voix et au hautbois. La fin des phrases musicales est légèrement désaccordée et on dirait que le crépitement du vinyle provient*

d'un autre instrument. La musique, toujours très lointaine, à ras du sol.) Mon cousin et ma cousine m'ont accompagné. Ils ont trouvé Ismail le lendemain matin, tout boursoufflé, la tête à moitié dévorée. Que vouliez-vous qu'on fasse ? Ma mère m'a donné la bénédiction. Vous, vous saviez que l'enfant le plus fort s'appelait Ismail, vous avez ouvert la porte de la jeep et vous avez crié son prénom, *on y va Ismail !* C'est comme ça qu'avec le temps, ce prénom est devenu le mien.

- : Tu as bien fait.
- : Non, je n'ai pas bien fait. Mais j'ai réussi à vivre avec ça.
- : Chaque jour, tu portes son nom sur les épaules. Ce n'est pas facile. Ce n'est pas facile d'être un mort.
- : Je ne suis pas un mort. Aujourd'hui, des millions de gens vont se lever pour m'applaudir. Enfants de la Meute.
- : Tu les détestes ?
- : Je les déteste parce que j'ai besoin d'eux.
- : La haine n'est pas une bonne raison pour courir.
- : Aucune raison n'est vraiment bonne pour courir. *(Pause. La chanson, très lointaine, se brise à nouveau, les dernières notes sont celles du piano qui semble être submergé dans l'eau. Le maître relève le saphir de la platine, il essuie le disque, le range dans sa pochette. Il y a plusieurs disques.)* Maître, je peux vous demander quelle est votre raison vous, quel dieu vous portez dans votre cœur pour être le plus rapide ?

- : Je ne porte aucun dieu. Si je portais un dieu dans mon cœur je serais un homme heureux, Ismail. *(Brève pause.)* Si seulement tu avais pu rencontrer un maître meilleur que moi.
- : À chaque disciple son maître, et pour moi, c'est vous le meilleur. C'est vous qui m'avez vu, dès le début, c'est vous qui m'avez vu.
- : Oui, c'est moi qui t'ai vu.
- : C'est vous qui m'avez vu et vous avez appelé mon frère, c'est à ce moment-là que je me suis réveillé. Si c'était moi que vous aviez appelé en premier, je n'aurais pas été le meilleur et aujourd'hui ne serait pas le jour le plus important de ma vie, je serais Farah et je finirais troisième, je n'aurais jamais fini roi et peut-être que ça m'aurait été égal. Mais vous avez su comment m'appeler. Mon père et ma mère m'ont donné la vie mais vous, vous avez su réveiller ma profonde nature.
- : Moi je n'ai rien fait. Je me suis contenté de toi parce que le meilleur de vous deux est mort. J'avais déjà vécu si souvent une pareille situation... ! Tu as vingt et un ans et j'en ai quarante et un, j'ai vu deux fois plus de choses que toi, non, pas deux, cinq fois plus. Si j'avais pu en voir moins. Ne regarde pas trop Ismail, les choses que l'on voit restent dans la mémoire et ça pèse, ça pèse. Elles commencent à trop me peser, c'est pour ça que j'ai commencé à courir moins vite. C'est pour ça qu'aujourd'hui, tu vas me gagner. Tu as eu de la chance que ce soit une nouvelle lune cette nuit-là. Mieux vaut ne rien voir, ne rien voir. Maintenant va-t'en.
- : Maître...
- : Quand je dis assez, c'est assez.

2.

Madeleine vêtue d'une robe vaporeuse, de couleur claire. Sa peau est très blanche, ses yeux très clairs. Elle doit avoir 30 ans ou 300, ou 3000..., 50 ou 500 ou 5000... Le maître essaie de faire tenir debout un objet en verre galbe, une sorte de sablier, sans socle. C'est un exercice de grande concentration.

- : Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez appelée. Vous devriez embaucher un journaliste sportif. Pour ma part, je n'ai aucune idée dans ce domaine. J'écris des poèmes.
- : Vous aimez l'Allemagne ?
- : Non.
- : Pourquoi ?
- : Une broutille.
- : Dites.
- : C'est une broutille, inutile de gaspiller votre salive pour ça, vous devez avoir des choses plus importantes à faire juste avant la course.
- : Comme quoi ?
- : Je n'ai pas la moindre idée de ce que font les athlètes de haut-niveau avant de courir la médaille d'or. La sieste ?

- : C'est une bonne idée. Vous avez de l'intuition. Les journalistes ont des connaissances mais ils manquent d'intuition. Pourquoi êtes-vous venue si vous n'aimez pas l'Allemagne ?
- : Parce que vous m'avez proposé beaucoup d'argent.
- : Vous manquez d'argent ?
- : Je préférerais ne pas parler de mes finances. Alors comme ça, si je vous ai bien compris, vous voulez écrire vos mémoires ?
- : Non, je ne veux écrire aucun livre.
- : Mais votre agent...
- : Mon agent sait comment s'y prendre pour rentabiliser ma légende. Il est très fort. Ma biographie sortira à Noël. Fausse. Ce sera un *bestseller*, ce sera le numéro un des ventes de non-fiction. Je vais à Paris pour signer des exemplaires le 23 décembre à la FNAC, pour la campagne de Noël. Ils m'adorent à Paris. Et le 24 à Londres, ils m'adorent aussi à Londres. En plus, c'est un écrivain important qui écrit mon livre, un prix Nobel, Coetze, vous savez qui c'est ? Il est Sud-Africain, il n'est pas du même pays que moi mais on est du même continent. Il est Blanc, mais on m'a dit qu'il savait bien ce que voulait dire être Noir et en plus, c'est un homme à la réputation incroyable, ça donnera au livre... comme mon agent a dit... quels termes a-t-il utilisés ? Ah oui, de la robustesse intellectuelle. On n'allait quand même pas laisser une poétesse inconnue écrire un livre si important, bien que je sois certain que vous feriez parfaitement l'affaire.

- : Pourquoi en êtes-vous si sûr, vous avez lu mes livres ?
- : Non, malheureusement.
- : Vous m'en voyez ravie.
- : Pourquoi en êtes-vous si ravie ?
- : Vous avez lu Coetze ?
- : Je ne lis qu'un seul livre, un seul et unique livre.
- : La Bible ?
- : Non.
- : Le Coran ?
- : Non.
- : J'imagine que vous n'êtes pas juif, par conséquent je ne pense pas que ce soit la Torah non plus, mais un livre unique, ça m'a l'air plutôt monothéiste...
- : C'est un livre tout aussi ancien, mais sans Dieu, un livre de sable.
- : Borges a écrit un conte qui porte le même titre, « Le livre de sable ». C'est un conte effrayant.
- : Je ne sais pas qui est Borges.
- : Vous devriez. C'est un écrivain à la réputation incroyable, bien que ça ne vous servirait pas à grand-chose puisqu'il est mort.

- : Les morts et les vivants vivent ensemble dans ma culture, nous servons tous à quelque chose. De quoi parle ce conte ?
- : D'un livre monstrueux qui, tout comme le sable du désert, n'a ni commencement ni fin.
- : Oui, c'est le livre que je lis.
- : Mais ce livre n'existe pas, c'est une fiction.
- : C'est quoi une fiction ?
- : En réalité je ne sais pas. Après en avoir écrit plusieurs et en avoir lues beaucoup plus, je ne sais pas ce qu'est une fiction. Une dimension améliorée de la réalité peut-être.
- : Pourquoi améliorée ?
- : Parce que la douleur semble y acquérir un sens précis. C'est grâce au langage, le langage crée une fausse sensation d'ordre. Chaque phrase a son verbe et son sujet, et son attribut. Même la pensée la plus saugrenue semble avoir un sens dans une phrase bien construite.
- : Non, le livre que je lis n'est pas comme ça. Ça ne doit pas être une fiction.
- : Peut-être qu'il s'agit d'un livre sacré. Il y a de nombreux livres sacrés sur terre. Des livres aveugles, parce que plus personne ne sait les lire.
- : Oui, c'est ça, je lis les yeux fermés.

- : Vous parlez avec des métaphores. J'adore les gens qui parlent avec des métaphores, ils me donnent l'impression d'être chez moi.
- : Je parle comme je peux.
- : On est deux. *(Pause)* Il y a du sang dans votre livre ? Du sang, des viscères, des vautours...
- : Oui.
- : Formidable, classique et contemporain.
- : *(Il hausse les épaules)* Le temps est comme le sable du désert, toujours une dune derrière l'autre.
- : Je vous avertis, là où il y a du sang, le public applaudit. D'abord à cause d'un véritable intérêt et d'une évidente excitation, mais aussi par simple courtoisie et pour des raisons métaphysiques. Et contrairement à ce que les gens pensent, la métaphysique est une affaire plutôt sale.
- : Vous êtes très blanche, vous n'avez pas l'air très sanguine.
- : Je préférerais que ce ne soit pas mon sujet, mais une poétesse ne peut rien refuser. Et puis il y aura toujours quelqu'un avec une arme et une étrange nécessité. *(Brève pause.)* Je préfère toujours le sang aux cendres.
- Pause.*
- : C'est pour ça que vous n'aimez pas l'Allemagne, à cause des cendres ?

- : Vous avez fait des recherches biographiques sur moi ?
- : Non, mais j'ai de l'intuition moi aussi. Vous n'avez pas l'air juive.
- : Vous savez que mon grand-père était ici pour les jeux Olympiques de 1940 ? Il aurait pu courir lui aussi, il faisait du saut de haie. Mais il n'a pas voulu participer. De toute façon, il était venu accompagner son équipe.
- : Il n'était pas Allemand ?
- : Non, Tchèque.
- : Votre pays aussi a été trahi par ceux qui se faisaient passer pour « ses alliés », la France et la Grande-Bretagne, pas vrai ? Ils ont accepté qu'Hitler le garde pour lui. Vous savez un peu vous aussi ce qu'est être Noire sous les crocs de la voracité blanche.
- : Je n'ai pas de pays, c'est l'exode qui a été la patrie des miens depuis plusieurs générations. En réalité, il n'y a nulle part où revenir. Mais on passe par les mêmes lieux une fois et encore une fois, les lieux où l'on est né, les routes par lesquelles nous sommes partis, les baraquements où nous sommes morts. Vous savez qu'à cinquante kilomètres de ce merveilleux hôtel se trouve un camp de concentration ? Mes grands-parents, mes grands-oncles, leur épouse et leurs enfants ont été déportés juste à côté. Certains d'entre eux ont survécu et maintenant c'est moi, à nouveau, qui passe par ici. Vous avez remarqué à la réception ? Il y a une route touristique pour des groupes organisés. Il y a des touristes qui profitent d'être venus aux jeux Olympiques pour passer une soirée là-bas, faire quelque chose de différent. Vous avez quelque chose à boire ?

: De l'eau.

: Et dans le mini bar ?

: Servez-vous vous-même.

Brève pause.

- : Vous courez pour votre pays et vous y allez régulièrement pour vous y entraîner, mais pourquoi vivez-vous en Europe ?
- : J'aime la France. J'ai toujours rêvé de vivre à Paris. Quand j'étais tout petit, dans mon village, j'ai connu une personne qui parlait beaucoup de Paris (*Il rit.*) C'était une grande conteuse. Beaucoup plus tard, je me suis rendu compte qu'elle n'y avait jamais été, en réalité elle n'avait aucune idée de cette ville, mais elle m'en a fait rêver avec elle, elle me l'a faite désirer comme une terre promise. (*Il rit.*)
- : Qu'est-ce qui vous fait rire ?
- : Je me souviens de la première fois où je me suis trouvé en train de marcher dans cette ville. Je pensais que les rues seraient pavées d'or.
- : Vous avez été déçu ?
- : (*Pensif.*) J'ai mis longtemps à comprendre l'importance de ce que cette personne m'avait légué. J'ai mis un jour et demi exactement, c'est pour ça que je suis le plus rapide.
- : Vous m'avez appelée pour me parler de cette personne, cette personne qui n'apparaîtra pas dans votre biographie officielle ?
- : (*Pensif.*) Oui. Quelque chose comme ça. Oui, aussi...

3.

Mer de poussière. Des rochers poreux, des grottes. Le vent hulule et s'infiltré dans les cavités. Crépuscule. Le maître et sa Daimôn parlent ensemble.

: Les arbres ne sont pas comme ceux que vous avez vus jusqu'à présent. Le tronc mesure, si on calcule à la baisse, comme dix hommes les uns sur les épaules des autres. Le bois est si fin et si résistant qu'aucun insecte ne peut le corrompre et que n'existe aucune griffure d'animal qui puisse l'abîmer ni d'eau au monde qui puisse le faire pourrir. Les racines sont si profondes qu'elles peuvent extirper du fond de la terre, dans leur sève, de la poussière de pierres précieuses, et c'est pour ça que si on saigne ces arbres, le liquide qui en jaillit brille comme l'éclat d'un joyau. À Paris, tout le monde a un arbre, et le matin tout le monde y creusent une fente pour boire de cette sève brillante, et tous les gens sont beaux, la peau miroitante de reflets d'or, de diamants et de topazes. Ce breuvage les rend si beaux qu'ils marchent nus. Le fruit de ces arbres n'est pas seulement exquis, ils ont tous un goût différent et surprenant, ils sont aussi comme les pierres précieuses, et c'est comme manger des rubis tendres et savoureux, ou bien comme des grappes de zircons bien mûrs, ou de grandes tanzanites charnues comme des melons à corne. Vous avez faim ?

: Oui.

: Vous ne savez peut-être pas ce qu'est une tanzanite ?

- : Non, mais un melon à corne, si.
- : Eh bien, on y donne un coup de machette et c'est de la pulpe verte qui en sort, des petites pierres tendres, d'un bleu pourpre exquis.
- : C'est bon, le bleu pourpre ?
- : C'est la couleur la plus exquise, petit. C'est comme lécher l'horizon au crépuscule, juste quand il se met à trembloter très vite.
- : Le goût est froid.
- : Non, tu ne sais rien. Le froid c'est la température de Dieu, que crois-tu, que là-bas dans le firmament on brûle comme ici ? Non, là-bas, entre une étoile et une autre, tu sais ce qu'il y a ? Du froid. Le froid, c'est l'intelligence. À Paris, il fait si froid qu'il neige, des fleurs aux mille pétales tombent du ciel, elles sont très petites, elles naissent dans les prairies qui s'étendent entre les planètes. Dieu est intelligence, et alors ces fleurs de neige tombent en cascade sur Paris.
- : Mais s'ils marchent nus, ils ne doivent pas être très à l'aise.
- : Jamais, tu m'entends ? Jamais un Parisien n'a pu dire *je ne me sens pas très à l'aise*. Lorsque Dieu réfléchit et que tombent des tonnes de neige qui recouvrent les rues, les Parisiens applaudissent. C'est un peuple magnifique, ils applaudissent les trucs les plus incroyables. Et pas par nécessité, ni à cause du froid, mais par pur vice. Ils ont des passerelles.
- : C'est quoi ça ?
- : Ce sont des ponts sur lesquels les gens se promènent déguisés juste pour le plaisir.
- : C'est étrange ça, et ils se déguisent en quoi ?
- : Tout ce que tu peux imaginer, essaie voir, essaie, de quoi tu te déguiserais toi ?
- : En rhinocéros.
- : Tu pourras le faire dès ton arrivée, quoi d'autre ?
- : En footballeur.
- : Tu pourras, et quoi encore ?
- : En mon propre père.
- : Ton père est mort.
- : Ça on ne sait pas. Il a disparu.
- : Alors tu le feras apparaître, pas vrai ? Juste avec son déguisement. *Voilà !*
- : Oui, c'est moi qui le ferai apparaître sur les passerelles de Paris. Les gens vont applaudir ?
- : Le pouvoir de ressusciter les morts est une chose très prestigieuse, je suis certaine qu'ils vont t'applaudir.

- : Mais ce ne sera pas une résurrection pour de vrai, ce sera juste un déguisement.
- : Oh, aucune importance, rien n'est pour de vrai, aucune vie intérieure. À Paris tout n'est que décor, façades de carton-pierre, des grands effets de lumière et de magie. Tu sais comment Paris a été créé ?
- : Tu m'as raconté dix versions différentes.
- : Eh bien en voilà une autre. Un homme se promenait sur un terrain vague. Il portait un chapeau vernis. Le vernis est noir, comme toi et comme moi, brillant, comme toi et comme moi. La tête le démangeait. Il a retiré son chapeau. Il s'est gratté. Avant de le remettre, il pensa : ce serait chouette qu'il y ait quelque chose dedans ! Alors il y engouffra la main et en sortit un lapin par les oreilles. Comment t'appelles-tu ? demanda l'homme au lapin. Je m'appelle Fifi, répondit l'animal, et c'est alors que l'homme comprit que cette créature était en réalité, une lapine. Tout de suite après, la lapine s'est mise à accoucher, elle accoucha des hordes de taupes bien robustes qui se mirent à creuser les fondations de la ville, elle accoucha de lapines qui se mirent à survoler les alentours et construisirent des nids très haut, comme des tours, elle accoucha de lions qui se transformèrent en pierre en face des portes du Sénat, elle accoucha de pigeons-voyageurs et des services des Postes et Télégraphes, elle accoucha des chevaux avec leurs voitures et leurs cochers puis des décapotables et des limousines, et elle accoucha de tout ce qu'il fallait pour que Paris soit Paris. Et elle continue toujours, bien entendu, parce que Paris sera toujours Paris, elle a toujours besoin de plus. Qu'est-ce qui te fait rire ?

- : Alors elle va accoucher de moi. Parce que Paris a besoin de moi.
- : Bien sûr petit, tu passeras par la chatte de Fifi comme tu es passé auparavant par celle de ta mère.
- : Personne ne peut naître deux fois.
- : Quand tu te déguiseras en ton père, tu ne le feras pas naître une deuxième fois ?
- : Ce n'est pas pareil.
- : Ce n'est pas pareil, mais ça ne fait rien.
- : T'es complètement cinglée. Pourquoi es-tu revenue au village, pourquoi tu n'es pas restée là-bas, à Paris ?
- : Ce n'est pas très amusant de parler de moi. Tu n'as pas faim ?
- : Non.
- : Bien. Tu as mangé des pierres précieuses, tu as été un rhinocéros avec toute sa robustesse, un footballeur et ses millions, ton père et ses secrets. Tu as vu l'intelligence de Dieu neiger sur Paris. Tu sais qu'une mère Fifi t'attend, et de nombreux applaudissements aussi. Qui peut avoir encore faim avec tout ça dans la tête ?